

Prix de l'Abonnement - Edition Quotidienne
1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$ 9.00 \$ 4.50 \$ 2.25 \$ 0.75
POUR L'ETRANGER... 12.15 6.10 3.05 1.05
Les abonnements se soldent invariablement d'avance

LE NUMERO



CINQ SOUS

Prix de l'Abonnement - Edition Hebdomadaire
1 An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75
POUR L'ETRANGER... 4.00 2.05 1.35 1.05
Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRAIRE PRO ARIS ET FOCIS SCIENCES ARTS

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 8 FÉVRIER 1913

86ème Année

Maurice Donnay le Sage

C'est peut-être parce que sa carrière littéraire n'a pas l'alignement d'une voie carrossable, que M. Maurice Donnay nous apparaît comme un véritable homme de lettres: il est arrivé là où son destin le conduisait, bien qu'il ait erré par maintes traverses. Il plait même à beaucoup de voir ce novice ingénier civil se divertir et nous divertir au Chat-Noir, y dépenser de la blague et des rimes, puis, soudain, écrire "Amants", puis le "Retour de Jérusalem", puis le "Ménage de Molière". Cette "courbe", ainsi qu'il devait dire à "Central", c'est la "ligne de vie" de Maurice Donnay; elle est sinueuse, heurtée, et elle ne rejoint le but que capricieusement, indolamment, comme sans le vouloir. C'est bien la voie d'un écrivain: que qu'il fasse, il revient aux lettres.

C'étaient proprement des lettres, au surplus, que "Phygie" et "Ailleurs", des lettres aux goûts de l'heure et du lieu, mais des lettres, c'est-à-dire, sous un vêtement agréable, négligé mais point vulgaire, des idées, Oh! sans doute, pas des idées profondes ni très neuves! Elles aussi étaient à la mode du temps. Mais le sourire du philosophe témoignait du momentané de sa foi et de l'incertitude de sa critique. Pourtant quelque chose y brillait déjà, quand retrouvait toujours chez M. Maurice Donnay: c'est l'esprit français, et je prends le mot à la fois dans son sens élegant et dans son sens général.

Quand le vieux poète Michès, voyant Phygie sortir triomphant de l'Assemblée des Juges, lève le sort de n'avoir point accablé celle qui le chassa après l'avoir ruiné, et se rendort dans sa misère, disant: "Soit, dans le baiser de ta dernière flamme. Voici que s'est éteint le doux chant des oiseaux. Je vais me recoucher sur mon lit de roseaux. Pour moi, j'aime assez cet acquiescement profane!" "Hélas! Eros nous même, et rien ne prouve rien. Et je trouve cela bien plus athénien!"

nous rions et approuvons Michès dont l'ironie longanimité à la savor du potage gaulois et du sel latin. Mais nous aimons surtout "Ailleurs" dont le titre j'aurais aimé agréer. Songeons à l'auditoire et songeons au décor: disons-nous que le jeune poète avait à faire pour Montmartre une revue montmartroise. Rien qu'en concevant "Ailleurs", il donnait sa mesure. Il y fut drôle sans doute, mais avec un certain dédain, et il embellissait son comique d'un peu de sincérité, ce qui donnait parfois à la satire le ton doux de l'émotion. Voilà qui était loin de l'article montmartrois, loin du genre demandé. Et Terminus promenant Voltaire dans les ténèbres de l'au-delà, découvrait des vérités aussi désobligeantes pour la fausse bohème du Cabaret que pour les snobs qui, rejoints, se frottaient à elle.

Car le poète Terminus, las de la vie, s'est précipité dans la Seine, et Voltaire, qui, descendu de son socle, errait sur les quais, l'y a suivi ou ne sait pourquoi. Ils parcoururent dès lors ce paysage fantastique où l'on rencontre beaucoup de sons projetant des ombres ridicules, sur un parterre de fleurs parfumées. C'était le Paris de 1890 — et c'est le Paris de toujours. Le vice qui s'y cultive est souvent moqué par le poète, dont la franche raillerie dénonce des appétits vigoureux d'homme sain. Il fait dire à l'Amour corrompu:

Je ne suis pas ce dieu vainqueur
Né sous le ciel bleu de la Grèce
Qui s'en allait perçant les cœurs
Avec des flèches d'allégresse...

Très vieux malgré mes vingt
années,
L'éc, blâsé, car je suis né
Sur un lit de roses fanées,
Et je suis un Eros vanité!

LA CRISE

C'est une histoire toute simple, et je vais essayer de la dire avec des mots très simples, telle quelle me fut contée par un vieux médecin.

— C'est une erreur que vous commettez, j'en suis sûr, puisque tout le monde la commet, me dit-il un soir; vous croyez qu'à mesure que nous prenons l'habitude et le pli de la profession, notre sensibilité s'endort. La douleur des malades? Elle ne nous intéresse plus que comme un symptôme. Leur mort? C'est tout au plus une bataille perdue, et au bout du compte, le terme fatal où vont tous nos patients. Le deuil même des survivants, du mari, de la femme, du père et de la mère? Qu'importe à notre raison, puisqu'il n'y a rien à faire contre le destin?... Vous vous trompez. Pourtant vous n'êtes pas sans excuse, car votre premier devoir est de garder l'esprit impassible pour ne pas perdre l'esprit. Mais en dessous, dans les replis les plus intimes de notre être?

Rien de plus différent du médecin, à cet égard, que l'étudiant en médecine, si volontiers brutal, et cynique, et indifférent au malade. Et pardonnez-lui, d'ailleurs; songez que sa brutalité, son cynisme, son indifférence viennent d'abord de ce qu'il voit assombré! Ces braves de lui sont nécessaires, pour dompter ses nerfs, qui sont encore pareils aux vôtres. Et puis surtout, surtout, il a besoin d'apprendre. Alors, dans le malade, il n'aperçoit plus que la maladie. Au chevet des lits, dans son hôpital, il ne voit plus des vivants qui souffrent, mais des affections qu'il doit spécifier, des lésions organiques, des cas enfin! Dans son cerveau tropidant et encombré de notions qui s'accumulent, il ne peut plus y avoir de place pour le désir de savoir et l'ambition de ne plus se tromper dans un diagnostic. Mais le voilà médecin; chose inattendue pour lui, chose étrange et dramatique, il retrouve un homme dans ce que ses espoirs juvéniles avaient d'avance, et si sèchement, catégorisé "un client"! A voir cette créature doublement, non plus comme un utile objet d'étude, dans un édifice où sont rangés et pour ainsi dire collectionnés comme dans un musée, d'autres objets d'étude, mais au milieu des siens et dans sa maison, quelle qu'elle soit, bouge ou palaise, il découvre ce qui jusqu'alors lui avait échappé: la personnalité du malade. Replongé dans humain, moralement intéressé, pareil à vous. Mais à cette compassion, que vous éprouvez comme lui, s'ajoute un sentiment que vous ignorez: le souci d'une responsabilité, d'une responsabilité d'autant plus imposante et lourde qu'elle n'existe que vis-à-vis de sa conscience. C'est alors qu'il parvient à la conception de ce que j'appellerai volontiers le "péché médical", qui est l'erreur de diagnostic. Elle peut lui inspirer une manie du scrupule analogue à celle des vierges qui se croient perpétuellement en état de péché mortel. Crise cruelle et si démoralisante qu'elle a forcé beaucoup des nôtres à renoncer au métier.

Moi-même, tenez, moi-même... Je me souviens qu'un jour, au début de ma carrière, je fus appelé auprès d'un petit paysan qui avait, d'après le terme populaire, naturellement employé, "des convulsions". Il ne me fut pas difficile de conjecturer une méningite. Vous connaissez les symptômes les plus ordinaires de cette affection? Au début, des maux de tête opiniâtres, l'horreur de la lumière, des vomissements, des contractures de tous les membres et principalement des muscles du visage, qui donnent aux traits un aspect sardonique, du strabisme. Enfin une fièvre intense, suivie d'une dépression finale. Mais il y a deux sortes de méningites: l'une simple, l'autre d'origine tuberculeuse. Pour la première, le diagnostic est grave, mais on peut lutter; on doit lutter; l'espoir du salut subsiste; tandis que pour la seconde, il n'est que bien rarement permis. Et il est si difficile parfois, si difficile de distinguer entre les deux! Presque tous les signes sont les mêmes. Chez ce petit malade, la fièvre n'atteignait pas quarante degrés. Mais l'assaut avait été brusque, imprévu? Dans ce cas, c'était la méningite simple. Les parents, inattentifs comme on l'est souvent aux champs, se contentèrent de me dire: "Ah! il n'était guère vil. Ce n'était pas un enfant bien remuant." Je considérai le pauvre petit; il était maigre, pâle, affaibli. Je conclus à la tuberculose; je le soignai pour une méningite tuberculeuse, sans croire que je le pourrais sauver. Et quand je revins, le soir de ce même jour, il n'était plus.

Les parents, gens rudes, se sentaient partagés entre le désir de montrer la douleur qui se doit, et le besoin de se consoler.

"Il avait toujours été bien délicat, me dirent-ils, bien délicat! Ça n'était pas un enfant très fort. Et puis, sa pauvre tête lui faisait si mal, des fois!"

— Vous dites? criaï-je.

— Il y a trois semaines, un mois, il a un comme ça un petit gonflement par l'oreille; ça a passé tout seul...

C'était une méningite simple, consécutive à une otite, et je n'avais pas pensé à poser la question, à demander si l'enfant avait eu "quelque chose", du côté de l'oreille. Mais j'aurais donc pu le sauver, alors, le sauver! Je ne dis rien, je remontai dans ma voiture; et il me sembla que ses roues grinceaient: "Imbécile! Assassin! Assassin!" Je jetai les rênes à mon domestique, et retournai chez moi à pied, pour ne plus entendre.

"Alors ce furent les livres et les journaux médicaux compulsés, fermés, abandonnés, repris, tout le sinistre examen de la conscience aux abois! Certes, il y avait "aussi" des otites tuberculeuses; mais la plupart n'ont pas ce caractère. Et d'ailleurs, n'eussé-je pas dû agir en vue de l'hypothèse où il y avait encore de l'espoir? Et comment avais-je pu oublier ce paragraphe du questionnaire? C'était aux parents à me prévenir! Mais pourquoi n'avais-je pas songé à tenir compte de l'insouciance, de l'ignorance, de l'absence de renseignements? Ainsi c'était ma faute, malgré tout, c'était ma faute! J'étais un maigre et gagnai mon lit; il me fut impossible de trouver le sommeil. Les yeux ouverts ou fermés, je revoyais la figure de ce

MADELEINE

Bon! vous avez encore voulu viser trop haut!

MOLIERE

Trop haut? Je ne suis pas ce que vous voulez dire.

MADELEINE

Oh! non, par exemple, il s'en faut!

MOLIERE

Trop haut? Mais on devrait toujours viser trop haut.

MADELEINE

On en éprouve en soi certain contentement.

MADELEINE

Certain contentement ne fait pas de la rente...

MOLIERE

Mais vous ne comprenez donc pas ce que l'on éprouve?

MADELEINE

Quelqu'un le besoin de dire ce qu'on sent?

MOLIERE

Il n'y a que cela qui soit intéressant.

— Nous sortons, voyez-vous, de la crise de 1900. Leur est en charge de nuages. On voudrait nous obliger à être farouchement d'un parti, nous condamner à n'être que révolutionnaire ou réactionnaire. Je ne veux être ni l'un ni l'autre. Et cela, qui semble si naturel, n'est pas commode. Oui, la chose la plus difficile aujourd'hui, et qui fut probablement la plus difficile hier et avant-hier, c'est d'être libéral. Le plus délicat des états d'esprit, pour ceux qui publient leurs sentiments, c'est d'être indépendant et généreux; et d'avoir en même temps le sens des réalités. Le plus ardu des problèmes est celui-ci: avoir son avis à soi et demeurer sincère.

Beaucoup de Français de la génération de M. Maurice Donnay méditent sur l'histoire de France que nous sommes en train de vivre. 1900 a été un étape, un carrefour où se sont rencontrés, heurtés les Français. Ils ont repris leur marche, depuis lors, et on les voit suivre trois routes différentes: sur la première se entraînent des hommes trop avancés en âge pour recevoir et comprendre les leçons de ces dernières années; sur la seconde racontent, piaffent et ruent les jeunes gens tout chamarrés d'embellèmes violents, formant des hordes ennemies et dont la discipline commune est de professer des opinions excessives; enfin sur la route du milieu passent ceux qui ont, depuis douze ans, vu, regardé, compris, et profité de l'enseignement des choses.

M. Maurice Donnay, qui m'a désigné lui-même ces trois routes, se flatte de suivre, lui, ce dernier chemin.

Il émettra encore quelques idées qui lui sont personnelles, ou faisant jouer bienfait à sa nouvelle comédie, "Les Eclaircies". C'est une pièce sur le féminisme, ou dans laquelle du moins il sera beaucoup question de féminisme. Et je crois que l'auteur y laissera assez nettement voir qu'il ne réprouve pas les aspirations nouvelles des femmes. Celui de ses personnages, qui parle ainsi à tout à fait la voix de M. Maurice Donnay:

J'aime beaucoup trop les femmes pour ne pas m'intéresser à leur cause; j'ai une curiosité sympathique, pour tout ce qui les concerne. Je trouve à l'heure actuelle leur évolution étonnante. J'aime à les entendre discuter, à les voir agir, lutter... Oh! je ne les suis pas dans leurs revendications extrêmes! Mais enfin je me range tout à fait du côté des femmes quand elles prétendent être aussi instruites, aussi cultivées que les hommes, parce que ce qui m'in-

teresse surtout dans l'avenir du féminisme, c'est ce que deviendra l'Amour.

M. Maurice Donnay ne se fait certes pas l'apôtre de cette religion rébarbative qu'on nomme d'un vocabulaire menaçant, "féminisme intégral". Non, et il ne poursuit pas le problème jusque dans ses complications économiques. Mais il n'hésite pas non plus ces complications, puisqu'il traite la question du vote des femmes et puisque, du moins dans un régime de suffrage universel, cette question-là englobe toutes les autres.

Ce qu'il faut approuver, c'est que sans être un apôtre de la justice absolue ni un matérialiste du droit, M. Maurice Donnay se complaise à ces travaux. On peut y voir le signe d'une générosité sincère mais point naïve, et aussi l'incarnation d'un esprit clair à s'intéresser à tout ce que l'humanité enfante, chimères et réalités. Il nous redonnera quelque jour une autre œuvre grecque, en vers, et nous nous débiterons d'entendre des vérités contemporaines ornées de grâce athénienne et accompagnées de musiques légères et voluptueuses. Et nous ne serons choqués par aucun pléonasme, car les hommes changent peu, car le dialogue d'"Amants" est déjà dans "Lysistrata", car, en même temps que Minerve nous conduit.

Hélas! Eros nous même, et rien ne prouve rien.

JEAN LEFRANC.

DEUX FOIS MARIE DOUBLE TRACAS

Marié, Divorcé, Remarié, Maintenant en Prison

Collins, Miss, Fév. 7. — S. E. Cranford s'est marié, divorcé, remarié et est maintenant en prison accusé par une de ses femmes de bigamie. La première femme a obtenu que la cour lui alloue une rente payable chaque mois, ce que Cranford semble refuser de faire. Il est donc dans le tracas de plusieurs façons.

Après s'être marié et divorcé, la cour a décréité qu'il ne pouvait se remarier, mais, avant qu'on ne puisse l'en empêcher il s'était déjà joint à une autre jeune fille contre la volonté des parents de celle-ci, et il est en sus accusé d'avoir fait un faux, se servant du nom du père de sa femme.

Mlle Jessie Woodrow Wilson et les Mères de Famille

Princeton, N. J., 7 février. — Mlle Jessie Woodrow, fille du président élu, est un champion convaincu de la pension pour les mères de famille. Son père partage, paraît-il, son enthousiasme.

Une conférence composée de Mlle Woodrow de Woodrow Wilson et de Henry Neil, "père des pensions pour les mères de famille", a eu lieu l'autre jour à Princeton, chez les Wilson.

L'idée de payer des pensions aux pauvres mères de famille, suffisantes pour leur permettre de prendre soin de leurs enfants, chez elles, au lieu de les envoyer dans des institutions charitables, n'est pas une nouveauté pour Mlle Woodrow. Son expérience personnelle l'a amenée à chercher le même remède pour les familles pauvres.

Pendant trois ans Mlle Jessie Wilson a travaillé dans le quartier pauvre de Philadelphie à soulager les infortunées si nombreuses parmi les tisseurs et autres ouvriers.

Ce n'est pas un spectacle rare dans le quartier de voir des mères laisser leurs enfants aux soins d'une crèche publique, pendant qu'elles vont travailler pour gagner la nourriture de leurs enfants.

Mlle Wilson, après une enquête, a découvert l'étrange fait suivant: si l'argent provenant de la charité publique pour entretenir ces crèches, était donné aux mères de famille elles pourraient rester chez elles et soigner leurs enfants.

En d'autres termes, Mlle Woodrow est arrivée à la conclusion qu'il coûte moins de payer les mères pour rester à la maison, que de louer des nourrices pour les enfants.

Mlle Wilson est non seulement intéressée à obtenir des pensions pour les mères dans différents états, mais elle espère continuer sa campagne pendant qu'elle sera à la Maison Blanche. Elle étudie aussi les conditions de la cour juvénile, particulièrement à New York, où chaque année comparait 23,000 enfants. Elle est fermement convaincue que l'adoption des pensions pour les mères, diminuera la criminalité parmi les enfants, et rendrait plus facile le travail de la cour juvénile.

"Je ne vois pas la raison," a dit Mlle Wilson, "pourquoi les enfants seraient négligés par la société quand leurs pères les ont abandonnés, ou bien qu'ils sont en prison. Je ne comprends pas pourquoi la société ne prendrait pas sous sa protection ces pauvres "sans famille", et pourquoi les bonnes mères ne seraient pas autorisées à occuper elles-mêmes de l'éducation de leurs propres enfants."

Baton Rouge, La., 7 février. — Ne pouvant se trouver de l'emploi à cause de maladie, Walter Hulsted un jeune homme marié âgé de 32 ans, demeurant anciennement dans la paroisse Lincoln, s'est suicidé dans cette ville Vendredi matin.

LE PRINCE DE GALLES EST FIANCÉ À LA PRINCESSE ELISABETH DE ROUMANIE

Londres, 7 février. — Le bruit circule parmi les cours européennes que le fils aîné du roi d'Angleterre est fiancé à la princesse Elisabeth de Roumanie, fille du prince héritier de Roumanie et petite fille de la reine Carmen Sylva.

La princesse Elisabeth est la plus jolie princesse d'Europe. Elle a déjà été demandée en mariage par plusieurs membres des familles royales européennes, mais comme ses prétendants n'avaient pas de royaume en perspective, ils ont été prudemment écartés.

Elle a été envoyée en Angleterre, où elle a rencontré le prince de Galles, qui est tombé amoureux à première vue.

La jeune princesse est âgée de 18 ans, et l'héritier de la Grande-Bretagne est son aîné de 6 mois.

NAUFRAGE SUR LES CÔTES DU NICARAGUA

Bluefields, Nic., 7 février. — Dix-neuf personnes, comprenant onze passagers, un prêtre catholique et sept personnes de l'équipage, ont péri hier, quand la goëlette "Granada" a fait naufrage au large de Greytown, Nic. Il n'y a que deux survivants.

La "Granada" était une goëlette mixte, possédant une machine auxiliaire à gazoline de 60 chevaux. Il avait été construit en 1912, à la Nouvelle-Orléans, au prix de \$8,000. Il appartenait à Alberto Bernard de Bluefields, et avait été employé pendant plusieurs mois au transport des passagers et du fret entre Bluefields et différents endroits sur la rivière San Juan au Nicaragua.

ANGLETERRE

Pour nous.

Pour moi aussi. Et pour tout le monde, pour les sociétés, les nations, que sais-je?...

Et c'est pour ça que je vous ai rapporté cette histoire.

PIERRE MILLE.

LE PRINCE DE GALLES EST FIANCÉ À LA PRINCESSE ELISABETH DE ROUMANIE

Londres, 7 février. — Le bruit circule parmi les cours européennes que le fils aîné du roi d'Angleterre est fiancé à la princesse Elisabeth de Roumanie, fille du prince héritier de Roumanie et petite fille de la reine Carmen Sylva.

La princesse Elisabeth est la plus jolie princesse d'Europe. Elle a déjà été demandée en mariage par plusieurs membres des familles royales européennes, mais comme ses prétendants n'avaient pas de royaume en perspective, ils ont été prudemment écartés.

Elle a été envoyée en Angleterre, où elle a rencontré le prince de Galles, qui est tombé amoureux à première vue.

La jeune princesse est âgée de 18 ans, et l'héritier de la Grande-Bretagne est son aîné de 6 mois.

NAUFRAGE SUR LES CÔTES DU NICARAGUA

Bluefields, Nic., 7 février. — Dix-neuf personnes, comprenant onze passagers, un prêtre catholique et sept personnes de l'équipage, ont péri hier, quand la goëlette "Granada" a fait naufrage au large de Greytown, Nic. Il n'y a que deux survivants.

La "Granada" était une goëlette mixte, possédant une machine auxiliaire à gazoline de 60 chevaux. Il avait été construit en 1912, à la Nouvelle-Orléans, au prix de \$8,000. Il appartenait à Alberto Bernard de Bluefields, et avait été employé pendant plusieurs mois au transport des passagers et du fret entre Bluefields et différents endroits sur la rivière San Juan au Nicaragua.

PAUVRE DIABLE IL ÉTAIT MARIÉ ET MALADE IL SE SUICIDA

Baton Rouge, La., 7 février. — Ne pouvant se trouver de l'emploi à cause de maladie, Walter Hulsted un jeune homme marié âgé de 32 ans, demeurant anciennement dans la paroisse Lincoln, s'est suicidé dans cette ville Vendredi matin.